

SOURCE:

Bastien, Daniel, Lemoine, Maurice, eds.. Antilles : Espoirs et déchirements de l'âme créole. Paris : L'Harmattan (Autrement, Série Monde H.S. No 41), Octobre 1989.

LE DIFFICILE RAPPORT À L'AFRIQUE

entretien avec

MARYSE CONDÉ

écrivain, auteur notamment de *Heremakhoon, Une saison à Rimara, Ségou, Moli Tiliud sorcière, La Vie scélérate...*

APRÈS AVOIR VECU EN AFRIQUE ET ÉCRIT SUR CE CONTINENT — SÉGOU — MARYSE CONDÉ A OPÉRÉ SON PROPRE RETOUR AU PAYS NATAL. « AU PAYS DES GENS QUI N'ONT RIEN INVENTÉ », COMME DISAIT CÉSARE. AT-ELLE LE SENTIMENT D'AVOIR ATTERRI SUR UNE AUTRE PLANÈTE OU EN TERRE CONNUE ?

Maryse Condé. - Peut-être que je rectifierais la parole de Césaire en disant qu'elle correspondait à une époque où nous croyions effectivement que nous n'avions rien inventé, et pas seulement aux Antilles, mais dans l'ensemble du monde noir. Depuis que je suis revenue aux Antilles j'ai au contraire l'impression que c'est un lieu de grande créativité. Un lieu où beaucoup d'influences se sont rencontrées, où beaucoup de traits culturels venus de diverses origines se sont mêlés et, finalement, je crois qu'aux Antilles on a inventé quelque chose, une culture qui, très longtemps, s'est ignorée elle-même et qui est la culture antillaise. Ne me demandez surtout pas de la définir car une culture ne se définit pas, elle se vit. Ce sont les ethnologues ou les anthropologues peut-être, qui font des discours savants sur les éléments qui composent une culture et la définissent. Le peuple, lui, vit sa culture et n'est pas capable de la couper en rondelles comme un saucisson. Par conséquent, la culture antillaise, je la vois vivre autour de moi mais peut-être que les Antillais qui en sont porteurs n'ont pas toujours le sentiment qu'elle est précieuse, voire valable... Ils ont peut-être un sentiment de doute quant à la validité de cette culture et peut-être le rôle d'un écrivain serait-il de leur faire savoir que ce qu'ils portent en eux est très dynamique et très beau. Donc, je n'ai pas atterri sur une autre planète ; j'ai atterri dans un lieu de richesse, une sorte de forêt qu'il faut débroussailler.

Autrement. - Maintenant que vous avez effectué ce retour, avez-vous des doutes sur le bien-fondé de votre démarche ?

L'être humain est changeant et angoissé. Je mentirais si je disais qu'à certain moment je ne me demande pas si j'ai fait un bon choix en rentrant aux Antilles. Parce que l'île de la Guadeloupe est une

sorte de cocoon, de ventrite, d'utérus, dans lequel on pourrait aisément s'endormir, surtout quand on est dans ma position ; ça veut dire qu'on habite à la campagne, dans une maison agréable, qu'on a en face de soi des champs, des arbres, la montagne, la mer à l'horizon... On pourrait absolument s'enfermer dans ce petit univers très douillet et oublier, en fait, les réalités du monde et même celles, très dures, du pays. Donc, il y a des jours où j'ai l'impression que je rentre un peu en somnolence, que « je prends sommeil », comme on dit en Guadeloupe. Mais c'est très passager et le lendemain je m'aperçois au contraire que beaucoup de choses m'intépellent — trop de choses, peut-être — et je me remets à essayer de collaborer à tout ce qui se prépare, à tout ce qui est en gestation ici.

Est-ce qu'il est important, pour un écrivain, d'être chez lui, ou est-ce qu'un écrivain antillais doit être constamment en errance comme V.S. Naipaul ?

Je crois que même en étant chez moi, en Guadeloupe, je suis un peu en errance. Parce qu'en fait, depuis que je suis revenue, que je discute et que je rencontre des Guadeloupéens — ceux qui ne sont pas sortis —, je m'aperçois qu'il y a une distance entre eux et moi. Les Guadeloupéens avec lesquels je suis tout à fait en harmonie sont ceux qui, comme moi, ont beaucoup vécu à l'extérieur et qui, d'une certaine manière, pensent — pour ne pas dire rêvent — encore à l'extérieur. Ce qui veut dire que vous rentrez physiquement et vous vous installez dans un lieu d'une manière physique ; votre corps est là. Mais votre tête, votre imagination continuait à faire un va-et-vient entre les lieux que vous avez connus et ceux que vous avez envie de connaître. Je crois que s'il n'y a pas errance de l'esprit, il n'y a pas de créativité. Je ne crois pas que l'on puisse créer dans l'immobilisme, dans une sorte d'enracinement aveugle. Je pense qu'il faut errer. L'errance est salutaire. Aujourd'hui, ce que j'essaie de faire dans mon parcours d'écrivain c'est, parmi tous les livres que j'ai déjà produits, de fixer à travers cette errance un moment antillais, de fabriquer une histoire qui serait plus antillaise que celles que j'ai déjà écrites. Mais cela ne signifie pas que le prochain livre et le livre d'après seront pareils. Je crois que la création, l'écriture c'est une sorte de mouvement continu, constamment différent, une sorte d'eau qui coule et finalement, on l'a déjà dit avant moi, l'eau est toujours recommencée, donc la création romanesque est constamment recommencée. Je ne crois pas à l'enracinement ; je crois à un retour physique mais je pense que l'esprit doit continuer à naviguer.

Être en Guadeloupe, ça veut dire « écrire autrement » ?

Oui. Alors là, c'est le problème capital. Ceux qui analysent, ceux qui regardent le style verront très bien la différence qu'il y a par exemple entre un roman comme celui sur lequel je travaille et *Ségon*. Avec *Ségon*, on suivait les personnages les uns après les autres. Il y avait des descriptions de ceux-ci, il y avait des dialogues. Le roman-

cier était pour ainsi dire dans l'esprit, la tête, le cœur de chacun des protagonistes, il les faisait agir et les mettait en présence. Tandis que là, j'ai pensé qu'un roman antillais devait avoir un narrateur qui serait un peu l'héritier du conteur, du tireur de contes. C'est lui qui raconte l'histoire. Il peut y avoir des dialogues, mais ils sont très brefs. Ce sont en général des paroles rapportées par le narrateur, des choses qu'il a entendu dire et qu'il essaie de restituer. C'est lui, c'est son regard à lui, qui enveloppe l'histoire, qui lui donne une sorte de forme sphérique et qui, en quelque sorte, dégage sa symbolique et sa signification. D'autre part, la parole de ce narrateur, héritier du tireur de conte, est une parole à la fois épique parce que l'épopée est dans le peuple et en même temps humoristique. Les grands événements comme la mort, les naissances aussi, sont toujours racontés avec un côté un petit peu moqueur. C'est ainsi que dans le récit, il y a un personnage qui meurt parce qu'il était militaire indépendantiste et qu'il a fait éclater une bombe. Le narrateur introduit le doute sur la validité de cette mort, sur les raisons mêmes de cette mort, en disant que peut-être, tout simplement, il s'est tué ou s'est fait tuer pour une femme. Ça veut dire que le narrateur refuse la grandiloquence, refuse les stéréotypes écoulés de ce que l'on peut appeler la grande littérature, et qu'il essaie toujours de restituer ce côté qui est, à mon avis, très important dans la mentalité antillaise, ce côté gouailleux. On se moque, même dans les situations les plus tendues. On rit. Et le rire, finalement, a une signification très profonde.

Lorsque vous écrivez, est-ce que vous tenez compte du créole dans le style ? Est-ce que vous pensez que la langue créole ajoute un plus à la langue française ou, par contre, la tire vers le bas ?

C'est très compliqué. Ma connaissance du créole est très limitée. Beaucoup d'Antillais sont dans mon cas, ceux qui ont beaucoup vécu à l'extérieur ; « leur » créole est très pauvre. Maintenant, je suis en train, pour ainsi dire, de réapprendre, d'une certaine manière, le créole. Donc je n'ai pas une utilisation directe du créole quand j'essaie d'écrire. Ce que je retrouve, c'est plutôt une sorte de parler français par des créolophones. Je me rappelle le milieu dans lequel j'ai grandi : mes parents, les amis de mes parents... Ce n'étaient pas des gens qui parlaient créole, il faut le dire. Ils parlaient français, mais le français qu'ils utilisaient était en prise directe sur le créole. Ils disaient des choses comme : « j'ai pris sommeil » pour dire je me suis endormi « j'ai pris un saut » pour dire « je suis tombé », etc. Ce qui me paraît fascinant, c'est de réintroduire ces images du français créole dans l'écriture. Je n'en suis pas encore au stade où je vais directement au créole. D'abord les gens qui sont autour de moi, qui parlent créole, le parlent très mal. Il faudrait, pour trouver un beau créole, un créole harmonieux, poétique, aller auprès des « traditionnalistes » — il y en a certainement. Par exemple Alain Rutilil a recueilli « Les belles paroles d'Albert Gaspard ». Il faudrait que

je trouve ce type de Guadeloupéens. Je ne le trouve pas encore ! Ceux que je rencontre tous les jours sont peut-être motivés politiquement mais leur créole me semble très mauvais. Ils sont en train de prendre des mots français, d'ajouter un petit piment par-ci, par-là. C'est une langue bâtarde. Il faudrait donc que j'aille à la source, auprès des gens qui possèdent encore cette belle langue. C'est un travail que je n'ai pas encore fait. Cependant, je me demande si, en allant à la source, auprès de ces gens qui possèdent encore ce beau créole, je ne ferais pas un peu un travail que je crois utile, certes, mais comparable à celui d'un ethnologue qui va déterrer le passé ou d'un grammatricien en quête d'expressions autrefois usuelles, aujourd'hui disparues. Faut-il vouloir à tout prix les réinsérer dans le parler ou l'écrit moderne comme certains le font ? Nous sommes en 1987 en Guadeloupe. Peut-être que ces « belles paroles », précieuses certes, appartiennent à une tradition qu'il convient — évidemment — de vénérer, mais qui est datée. Il faut vivre avec son temps. Il faut aller vers demain. Pour le meilleur et pour le pire, peut-être que le créole se pénètre de français et que c'est là sa forme moderne. Ce n'est peut-être pas le signe de sa mort prochaine. C'est peut-être seulement le signe de son évolution, de son adaptation à la situation du Guadeloupéen moderne. Le travail de ceux qui le chérissent ne devrait-il pas être, plutôt, au lieu de regarder en arrière, d'accepter ce changement, d'anticiper sur lui en inventant, créant avec sa modernité. Vous voyez, je dis ces choses avec prudence. Car ma réflexion sur le créole est loin d'être terminée. Elle ne fait que commencer. Mais le créole m'interpelle comme tous les créateurs qui vivent au pays.

Est-ce que l'Afrique a été une étape ponctuelle dans votre vie ou est-ce qu'elle reste un espace qui influence vos écrits et votre imagination ?

On m'a attaquée violemment, de manière injuste, sans chercher à me comprendre et j'en ai beaucoup souffert. Je ne veux plus me justifier. Je répondrai simplement que les critiques que j'ai portées sur l'Afrique étaient à la mesure de mon amour et que les gens sont toujours très sévères avec les êtres qu'ils aiment. Je considère que j'ai beaucoup aimé l'Afrique et que j'avais absolument le droit de souffrir de certains aspects de sa vie politique et de certains avatars de sa vie culturelle. Je ne reviendrai pas dessus. Pour moi aujourd'hui, l'Afrique est un passé présent ; c'est-à-dire que j'ai réajusté la distance qu'il y a entre moi — antillaise — et la culture africaine. En même temps, cependant, c'est l'Afrique qui m'a révélée à moi-même, qui m'a permis d'être moi — Maryse Condé —, une femme guadeloupéenne vivant aujourd'hui en Guadeloupe, sachant qui elle est. L'Afrique est en moi et en même temps elle est distante de moi. Je ne sais comment expliquer cette contradiction de savoir que je lui appartiens mais de savoir aussi que je l'ai quittée, définitivement et qu'il y a d'excellentes raisons pour moi de la quitter.

d'être loin d'elle. Je n'en parlerai plus. Je n'écrirai plus sur elle dans mes livres. En outre, comme je l'ai dit tout à l'heure, la création est une espèce de mouvement continu et je ne vais pas passer mon temps enfermée dans Ségou, derrière ses murailles de terre, à raconter ce qui s'y passe. Avec cette conscience de moi-même, de la beauté et de la richesse du monde noir que l'Afrique m'a donnée, et sans laquelle je n'aurais été qu'un décalque des Français, un décalque des Blancs, sans aucune identité précise, je vais continuer à écrire, à parler du monde, de mon point de vue à moi.

Pas uniquement, je le répète, du monde antillais ou du monde guadeloupéen. De tout ce qui m'interpelle. De tout ce qui me donne envie d'écrire. C'est l'Afrique, qui m'a permis d'appréhender l'univers au milieu duquel je vis avec des yeux qui sont bien les miens, et de regarder les choses autour de moi d'une manière qui m'appartient profondément, à moi, Maryse Condé, femme, noire, antillaise...

J. POPINCOURT © ASS. RACINES



Propos recueillis par
RICHARD PHILCOX
Traducteur professionnel.